

# ...et si nous retournions en Oranie !

## LA VÉRITÉ AUX FRANÇAIS

Un Homme, un Soldat-Chevalier comme il n'en existe hélas plus beaucoup, le Colonel Argoud, dans un livre appelé à un profond retentissement, vient de la dire, de la gueuler, c'est le moins qu'on puisse dire, de la jeter à la face des parjures, renégats, et de la multitude des veaux que comporte l'égoïste Hexagone. Explosif, fracassant, cet ouvrage (1), que Marcel Bellier vous a présenté dans notre dernier numéro, est un réquisitoire irrécusable contre la veulerie, l'égoïsme, le mensonge et la "dolce vita" de tous ceux, et ils sont légion, qui portent l'écrasante responsabilité de nos meurtrissures et des malheurs actuels de la France. Il y a là, dans plus de 350 pages, du Pascal dans ses "Pensées", du Chateaubriand, à la fois dans son "Génie du Christianisme" et ses "Mémoires d'Outre-Tombe", du Vigny dans "Servitude et Grandeur Militaires", du Zola dans son terrible "J'accuse", du Léon Daudet, dont nul ne peut nier le talent de polémiste et la virulence étoffée de ses chroniques à l'endroit de l'intelligentsia de son temps. Quelle volée de bois vert sur le crâne et les fesses de quasi **Monsieur-Tout-le-Monde** ! Rien que des... vedettes, dont la plupart encore de ce monde, au banc de l'accusation. Il faut lire ce livre, plus passionnant qu'un bon roman, une vraie page d'Histoire pour nos enfants et petits-enfants, et celle-là, le fameux vent que nous avons connu ne l'emportera pas. Il faut lire ce livre, en reconnaissance de ce que nous devons à l'auteur qui avait littéralement fait le sacrifice de sa vie, en prenant fait et cause pour notre Algérie. Il a osé, il a perdu, mais son honneur est sauf. C'est beaucoup, pour ne pas dire c'est tout.

Cela étant dit, allons faire une nouvelle tournée...

## ET VOILA TËMOUCHENT

Nous allons quitter, avec beaucoup de regret, Rio-Salado, ses vins généreux qui dissipent la tristesse, ses jardins parfumés par d'étincelants rosiers, ses squares si vivants et si accueillants, et aussi ses extravagances d'un lointain passé : pincés à sucre incrustées, pianos avec ou sans... queue, torpédo et autres bolides, qui naguère amusèrent le bon peuple de cette belle cité. Et voici Aïn-Témouchent en vue. De loin, la vision de deux clochers me fait penser, non pas aux... deux églises, absolument pas, mais à Chartres, toutes proportions gardées, bien sûr, et à Péguy. Revoir l'Oranie, comme je la vis présentement, est un film discontinu, sans épilogue... Quelqu'un de mieux placé que moi a déjà évoqué, il y a cinq ans, presque jour pour jour (novembre 1969), l'histoire de cette autre vivante cité, véritable ruche bourdonnante, en en rappelant les origines romaines et en précisant ses vestiges, car l'Algérie en tant qu'entité n'a jamais existé que par les Pieds-Noirs qui l'ont créée de toutes pièces, n'en déplaise aux Barbaresques qui en ont hérité l'on sait comment. Pour votre serviteur, Aïn-Témouchent c'est le souvenir d'amis disparus, là-bas ou dans l'Hexagone, celui de bien d'autres que certaines circonstances ne lui permettent pas de fréquenter plus souvent et qui sont pourtant proches de sa demeure. C'est aussi celui d'un phénomène dans le bon sens du terme, rencontré pour la première fois un pluvieux dimanche de septembre 1921 (l'âge heureux pour un étudiant) dans les tribunes en bois, perforées en tous sens, du stade du Red-Star, à Paris-Saint-Ouen, à l'occasion de la rencontre entre champions de France de football et ceux d'Afrique du Nord, en l'occurrence l'A.S. Marine d'Oran. Je veux parler d'un certain Rodrigo Torrès, dont le comportement a longtemps défrayé les conversations dans la vité aux deux clochers chers à celui qui fut chanoine en la cathédrale d'Oran, à l'époque où je le rencontrais dans certains services de la

mairie d'Oran, — le mien en particulier. Cher Mgr Lecat, comme il doit, lui aussi, regretter ce cher pays perdu.

Mais Aïn-Témouchent, pour moi, c'est aussi une autre image : la foule conspuant à outrance « ce singulier et unique objet de notre ressentiment », par une lumineuse fin de journée de décembre 1960, qui aurait pu, qui aurait dû être plus lumineuse, si chargée d'espoir qu'elle était. Aïn-Témouchent, c'est aussi l'audace et l'œuvre des hommes de la terre, des pionniers, des bâtisseurs sur tous les plans, agricole, viticole, industriel, une cité en plein essor, d'une vitalité extraordinaire. On peut imaginer ce qu'elle serait, à l'heure actuelle, si elle était restée française. Je l'imagine, et, comme disait J.-J. Rousseau, « je voudrais que cet instant durât toujours ».

Aïn-Témouchent, c'est l'U.S.S.C.T. et ses gloires, c'est le Tennis-Club et ses bons vivants, c'est l'aérodrome et le souvenir du pilote Piétri durant un vol mémorable. C'est encore le Centre de Santé, celui Médico-Scolaire et leurs dévoués auxiliaires, l'important Service de l'Education Nationale. C'est le boulevard National, la place Gambetta, les boulevards Marceau, Denfert-Rochereau, les rues Pasteur, Dutertre, Carnot... C'est encore les Dames Africaines, très ancienne institution, l'hôpital civil, les cercles de l'escrime et civil, les lumineuses brasseries du boulevard National, la Banque de l'Algérie, une douzaine de vastes établissements scolaires, les Associations agricoles, la Maison de l'Agriculture, la Coopérative... C'était une sous-préfecture française, édiflée par des mains françaises, que 15 200 073 Français métropolitains (référendum du 8 janvier 1961) rayèrent délibérément de la communauté pour de multiples raisons aussi lamentables, aussi viles les unes que les autres. Quelques jours auparavant, à Angers pour préciser, Michel Debré s'était écrié : « Si de Gaulle s'en va, nous sommes perdus. » Il est parti plus tard, trop tard, et c'est nous qui avons perdu notre terre, notre joie de vivre, et c'est cela que nous ne pardonnerons jamais à ceux qui en en portent la responsabilité.

A quelques kilomètres de là, presque au terme d'une route en tire-bouchon, je revois Aïn-Kial, dont j'ai, pour la première fois, foulé le sol du temps — Dieu que c'est déjà loin ! — où un Alberge en était le maire, et ce village m'avait semblé vraiment isolé, dans cette sorte de bas-fond où le Génie militaire l'avait installé, à main gauche de la route conduisant au petit centre de Lamiguier, à Pont-de-l'Isser et à Tlemcen. Par la suite, surtout après la dernière guerre, il avait pris une certaine extension à peu près dans tous les domaines, notamment celui de l'urbanisme et de l'agrément pour tout un chacun, et, à plusieurs reprises, j'eus le plaisir d'y trouver dans une demeure amie, où la maîtresse de maison était à vrai dire une femme remarquable, un havre de tout repos, que je quittais avec des brassées de roses et une joie intérieure que les mots sont trop fades pour l'exprimer. O vous qui avez détruit ce passé, si vous saviez comme désormais je vous hais !... Je l'ai revu, cet autre coin de chez nous où il faisait bon vivre, pour la dernière fois en 1960, à l'heure où la plupart de ces habitants l'évacuaient avant la fin du jour, pour se réfugier à Aïn-Témouchent ou à Oran. Il avait encore changé, et certaines demeures avaient pris un aspect moderne. Mais les contradictions élyséennes, surtout après les célèbres Barricades d'Alger, avaient terriblement transformé l'état d'esprit de ses habitants, malgré le retentissant « Le Sahara restera Français ! » du premier chaouch. Alors, nombreux étaient les ruraux du lieu qui, ayant perdu toute confiance en la parole de la France, parlaient de partir... Je ne me souviens plus qui, du caïd Kouider ou du garde-champêtre Tahar, me dit à cette heure, en substance : « Mettez-vous à ma place, quel choix faut-il encore faire, après tant de preuves étalées à chaque manifestation, depuis les lumineuses Journées de mai et juin 1958 ? » Pouvais-je décemment lui jeter la pierre ? Que l'on veuille bien me croire, j'ai pleine conscience, pendant que j'écris, de ce que

(1) La décadence, l'imposture et la tragédie (Fayard Ed.).

j'évoque et que je revois, parce que dans une halte de naguère dans nos villages, j'ai conservé nettement certains souvenirs. J'ajouterai même que certaines images et certains échanges de propos sont demeurés dans mon esprit, comme une cicatrice, comme le sceau postal ayant affranchi une lettre. Quand je me retourne, j'ai pensé à croire que nous... n'irons plus au bois. Heureux Ulysse !...

Une mémoire bien garnie est une bibliothèque portable, a écrit quelque part Ernest Legouvé. « Nos livres peuvent se trouver loin de nous, la mémoire supplée à leur absence ». C'est là le souvenir d'une colle à l'époque heureuse de l'adolescence en une période, hélas révolue, où je goûtais avec une certaine saveur cette expression « la douce France », rayée désormais du vocabulaire. Mais passons, passons rapidement, et ouvrons cette bibliothèque portable... Tous les chemins menant où notre volonté et le rêve l'exigent, reprenons celui des écoliers et allons faire une courte halte à Gulard, à quelques deux ou trois lieues d'Aïn-Klal, par la route, ondulée à l'époque de ma dernière escale, conduisant à la mer, vers Béni-Saf.

Gulard, où je suis allé à maintes reprises, pour rendre visite à son maire, prototype de l'élu rural empreint d'un grand bon sens, et une dernière pour assister aux obsèques de ce cher M. Allembard. Gulard et "ses douars-dortoirs-abris" pour fellouzes d'Aïn-Allem, de Sidi-Ben-Chaïb, du lieu-dit Tolba et de cet autre dénommé Goléa. Ça et là, quelques fermes isolées, parmi les vignes et des céréales et, pas tellement loin, la Tafna ; région où, en 1956, à l'orée de l'automne, l'incendie fellouze éclata sur une vaste superficie et se propagea dans tout l'arrondissement et gagna l'Oranie jusqu'alors relativement épargnée. Gulard, où les obsèques de son maire, Papa Allembard, assassiné comme tant d'autres, lui qui ouvrait plus sa porte et son cœur à l'autochtone qu'aux siens, lui qui ne possédait à vrai dire, fruit de son travail, que trois pierres au soleil, celle de sa tombe comprise, se déroulèrent sous le signe de la force armée, avec protection de chars de combat et d'autos-mitrailleuses. J'étais présent. Je n'ose pas écrire "chars de carnaval", par respect pour certains chefs qui en avalent le commandement, parce que je sais qu'ils n'en étalent pas entièrement les maîtres lorsqu'il s'agissait de casser la rébellion. Mais ceci est une autre histoire, que tout le monde connaît dans cette région. Une autre histoire qui ressemble à une autre histoire beaucoup plus détaillée, s'étant déroulée en un autre secteur de notre Oranie, écrite depuis le printemps 1958. En ayant été le témoin direct, j'espère qu'il me sera possible de la publier dans le courant de cette nouvelle année.

Avant de conclure, j'avoue ignorer les origines de Gulard, ma bibliothèque portable m'ayant en la circonstance sensiblement trahi. Mais peu importe, car son histoire, comme son acte de naissance, est quasi identique à celles de la plupart de nos centres ruraux, tous tracés, édifiés et mis en culture par nos pionniers, de quelque direction qu'ils vinrent, avec cette foi qui franchit les monts, avec ce besoin de réussir qui était leur devoir, avec cet amour de l'ouvrage qu'on ne trouve plus ou presque en ces temps moins difficiles qu'ils ne l'étaient naguère. Mais je suis persuadé que leurs descendants qui auront l'heur de lire cette modeste page consacrée à leur berceau, évoqueront autour d'eux leur petite patrie avec fierté et beaucoup de nostalgie mêlée de colère contenue, et qu'ils sauront raconter leur histoire telle qu'elle est écrite dans leur cœur, car il est des choses, des joies et des peines que rien ne peut effacer. N'est-ce pas les Coindard et Courtot, Lozano, Lamarche et Ibanez, Bertholon, Castejon et Deharo, Benbunan, Garcia et Beltran, Orcière, Yerles et Luye, et les autres, descendants de Papa Allembard, et les Boronad et les Bittès, apparentés sans doute à ceux des Berkèches et à ce vénérable vieillard, toujours souriant, que l'on appelait à Palat (Tiaret) le Père Bittès !

C'est à vous qu'il appartient, sur le plan du souvenir, pour ne pas que s'efface un passé de labeur dont vous pouvez être fiers jusqu'à l'orgueil, de répandre autour de vous, parmi les vôtres, et même chez les responsables de votre exil et des conditions de votre présente existence, cette vérité historique concernant votre pays, notre pays perdu. Une vérité historique que je leur jette à la face, lorsque l'occasion m'en est donnée et que bien souvent je

provoque, parce que je ne peux admettre qu'on la farde, ou qu'on se plaigne de la conjoncture lorsqu'on en porte l'intégrale responsabilité. Pour en terminer, de loin, mais de grand cœur, un amical S'lama aux Dahô, trahis, que j'ai connus, et quelques autres qui payeraient cher pour obtenir un ticket d'avion ou un billet de passage sur un navire.

François RIOLAND.

## LES PIEDS-NOIRS A ROME POUR L'ANNÉE SAINTE 1975

A l'occasion de l'Année Sainte, deux pèlerinages seront organisés pour nos amis Pieds-Noirs aux dates suivantes :

— du LUNDI 21 au 26 JUILLET 1975

— du LUNDI 18 au 23 AOUT 1975.

### VOICI LE PROGRAMME PISE - ROME - FLORENCE

- LUNDI : A 7 heures départ devant l'église Sainte-Hélène de Nice - Midi, SAVONA - Déjeuner - Départ pour PISE - PISE, visite de la Tour, Cathédrale, Baptistère, etc. - Dîner et coucher à PISE.
- MARDI : Départ de PISE pour ROME - Rome, vers 13 heures, déjeuner à ROME - Après-midi, visites de Saint-Pierre et tombeaux des Papes.
- MERCREDI et JEUDI : Séjour à ROME : visites de la ville, Basiliques Ste-Marie-Majeure, Saint-du-Latran, Saint-Paul-Hors-les-Murs, audience du Saint-Père, Musée du Vatican, Prison Marmatine (prison de Saint-Pierre), Catacombes, Colisée, Saint-Pierre-aux-Liens avec le fameux Moïse de Michel-Ange, la Chapelle Sixtine, Fontaine de Trévi, etc.
- VENDREDI : Départ de ROME pour FLORENCE - FLORENCE vers midi, déjeuner, après-midi libre - Dîner et coucher à FLORENCE.
- SAMEDI : Départ de FLORENCE - SAVONA, déjeuner - NICE vers 18 à 19 heures.

**PRIX : 650 francs, départ de NICE.**

Couvrant : les frais de voyage en car de luxe ; la pension complète avec chambre à deux lits ; visites et les rentrées aux musées.

**ARRHES A L'INSCRIPTION : 150 francs, le solde vingt jours avant le départ.**

**DOCUMENTS FRONTALIERS :** Se munir de la Carte nationale d'identité en cours ou bien du passeport en cours de validité.

**POUR LES INSCRIPTIONS :**

M. l'Abbé Antoine BALZAMO, 144, avenue de la Californie, 06 Nice.

M. Michel PITTARD, 4, rue Longchamp, 06 Nice.

M. Manuel ILLAM, 122, boulevard de la Madeleine, Nice.

Un prêtre pied-noir, l'Abbé Antoine BALZAMO, ancien vicaire de la Paroisse du Saint-Esprit d'Oran et ancien curé de Tirman, dirigera le pèlerinage qui doit se faire dans une ambiance bien de chez nous. C'est à un tel pèlerinage que nous vous invitons à participer. Il est demandé de s'inscrire rapidement.